

« Ouvrir le compas » / poème et processus de création du recueil en écriture *Reprendre la plume*

Claude Drouin

Numéro 4, 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85769ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

2371-1582 (imprimé)

2371-1590 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Drouin, C. (2017). « Ouvrir le compas » / poème et processus de création du recueil en écriture *Reprendre la plume*. *Entrevous*, (4), 10–11.

Le premier mars deux mille quinze, j'ai écrit une lettre à ma fille pour son trente-cinquième anniversaire de naissance. J'ai également mis sur une feuille de papier quelques fragments. Le lendemain, j'ai rédigé une lettre à une amie chère. Et j'ai noirci un autre feuillet. À la plume, comme la veille.

Puis, le trois mars, l'idée m'est venue de répéter ce qui allait devenir un engagement ferme : une lettre quotidienne pendant trois mois. Cet objectif a par la suite été dépassé. D'un même élan, j'ai poursuivi l'écriture de fragments en m'imposant toutefois quelques règles : écriture manuscrite, textes inédits, respect du rythme d'un texte chaque jour tenant sur une seule page et indépendant des précédents. En somme, chaque jour une coulée neuve.

En revanche, les textes se permettaient tous les styles, toutes les formes et tous les sujets. Des écrits aussi divers que ce qui les inspirait. Des écrits asymétriques.

Je m'étais promis de tout publier au terme de l'exercice, mais je ne savais pas où j'allais exactement. J'ignorais si j'avais entrepris un journal, une chronique, un recueil de tout et de rien ou si, tout simplement, j'étais en train de me perdre dans un fouillis qui ne construirait autre chose qu'un livre non catégorisable. Plus le temps passait et moins je parvenais à définir ce travail qui se développait pourtant de jour en jour.

Pendant un an, j'ai ainsi écrit ce qui descendait dans la plume. J'ai été assidu et même tenace certains soirs où, m'étant attablé trop tard, je puisais sans inspiration aux heures déjà derrière moi. Je parvenais toujours, cependant, à trouver la première phrase, et le reste suivait.

Si j'ai connu des difficultés à rester fidèle à ma première règle – une cinquantaine de pages ont été directement composées au clavier – j'ai respecté les autres. La transcription de l'écriture manuscrite à l'ordinateur se faisait la plupart du temps dans la journée, et je m'efforçais d'éditer le moins possible les premiers jets.

Lorsque je peaufinais mon travail, je le faisais avec l'intention de rester au plus près de l'esprit du texte. Je corrigeais les inévitables fautes, celles qui viennent avec une écriture rapide et souvent bien en retard sur le contenu de la tête ! La ponctuation faisait aussi l'objet d'une attention particulière.

Je ne doute pas que certaines pages méritent l'indulgence que je leur ai accordée en considération du contrat passé avec moi-même : ne soustraire aucun texte du seul fait que je le jugeais incomplet ou banal.

Je tenais à ce que chaque journée de cette année d'écriture ait une page pour la nommer. « Ouvrir le compas » est celle du six mars deux mille quinze.



Il n'y a pas que l'absolu qui dérange.
L'inatteignable aussi.

Dans la sphère du possible, la ligne droite n'existe pas.
On contourne en créant à mesure le but.



Quand l'ombre s'allonge sur la neige, elle ne gèle ni ne se fixe.
L'arbre sert de pivot, mais c'est un axe mobile.
Tout tourne et courbe.

Et, assis, on contemple le moment qu'on photographie.
Mais, en fait, on tourne au lent cinéma du regard.



À chaque pas, j'agrandis l'angle parti du centre de ma planète.
C'est un dessin en lui-même que d'ouvrir le compas.

